

Émilie SERIS

UTRAQUE LINGUA :  
LE LATIN ET LE GREC, TOPOS DES *ELOGIA VIRORUM*  
*ILLUSTRUM* DE PAUL JOVE

L'historiographe italien Paolo Giovio (1483-1552) a publié en 1546 à Venise un catalogue d'hommes de lettres illustres<sup>1</sup>. Ce recueil, ainsi que celui qu'il a publié cinq ans plus tard sur les hommes d'armes illustres<sup>2</sup>, ont été rédigés alors qu'il faisait édifier sur les rives du lac de Côme une villa qu'il nomma « Musée » et tandis qu'il constituait une collection de portraits peints d'hommes célèbres du passé et du présent<sup>3</sup>. Les *Elogia* étaient de courtes biographies destinées à être apposées sous les tableaux exposés dans la galerie du Musée.

Le genre de l'*elogium* selon Paul Jove tient à la fois de la « vie » – dans la tradition de Xénophon, Plutarque, Suétone ou Diogène Laërce –, de l'éloge et du *titulus*, cette inscription qui accompagnait les portraits des ancêtres dans la Rome antique pour signaler leurs titres de gloire. L'*elogium* se différencie pourtant de la vie par sa brièveté, de l'éloge parce qu'il blâme aussi les vices et du *titulus* par la dramatisation du portrait. Pour ce qui est de la structure,

---

<sup>1</sup> *Pauli Jovii Elogia ueris clarorum uirorum imaginibus apposita quae in musaeo comi spectantur*, Venise, Michele Tramezzini, 1546. On citera le texte dans l'édition moderne de Renzo Meregazzi, *Paulo Giovio. Gli Elogi degli uomini illustri : letterati, artisti, uomini d'arme*, dans *Pauli Jovii Opera*, 8, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1972. On pourra consulter les deux traductions italiennes de Carlo Caruso, *Paulo Giovio. Ritratti degli uomini illustri*, Palerme, Sellerio, 1999, et de Franco Minonzio, *Paulo Giovio. Elogi degli uomini illustri*, Turin, Einaudi, 2006. Sur Paul Jove et ses *Elogia uirorum illustrium*, on pourra lire entre autres Paolo Giovio. *Il Rinascimento e la memoria*, Côme, Presso la Società a Villa Gallia, 1985 ; T. C. Price Zimmermann, *Paulo Giovio. The Historian and the Crisis of Sixteenth-Century Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1995, et « Paolo Giovio and the Rhetoric of Individuality », *The Rhetorics of Life-Writing in Early Modern Europe. Forms of Biography from Cassandra Fedele to Louis XIV*, éd. T. F. Mayer et D. R. Woolf, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995, p. 39-62 ; Y.-M. Bercé, « L'identification des héros de l'histoire selon Giovio », *Passer les monts : Français en Italie–l'Italie en France (1494-1525)*, éd. J. Balsamo, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 13-22 ; S. Maffei, *Paulo Giovio. Scritti d'arte. Lessico ed efrasi*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 1999 ; P. Eichel-Lojkine, *Le Siècle des grands hommes. Les recueils de Vies d'hommes illustres avec portraits du XVI<sup>e</sup> siècle*, Louvain, Peeters, 2001, p. 105-137 et 159-222 ; F. Minonzio, *Studi gioviani : scienza, filosofia e letteratura nell'opera di Paolo Giovio*, Côme, Presso la Società a Villa Gallia, 2002 ; S. Maffei, « Spiranti fattezze dei volti. Paolo Giovio e la descrizione degli uomini illustri dal Museo agli *Elogia* », *Ecfrasi. Modelli ed esempi fra Medioevo e Rinascimento*, éd. G. Venturi et M. Farnetti, Rome, Bulzoni, 2005, vol. I, p. 227-268 ; S. Maffei, F. Minonzio et C. Sodini, *Sperimentalismo e dimensione europea della cultura di Paolo Giovio*, Côme, Società Storica Comense, 2007 ; B. Agosti, *Paulo Giovio. Uno storico lombardo nella cultura artistica del Cinquecento*, Florence, Olschki, 2008.

<sup>2</sup> *Pauli Jovii Elogia uirorum bellica uirtute illustrium ueris imaginibus supposita quae apud musaeum spectantur*, Florence, Lorenzo Torrentino, 1551.

<sup>3</sup> Sur le musée de Paul Jove, voir notamment M. Gianoncelli, *L'antico Museo di Paolo Giovio in Borgovico*, Côme, New Press, 1977 ; P. L. De Vecchi, « Il museo gioviano e le 'verae imagines' degli uomini illustri », *Omaggio a Tiziano. La cultura artistica milanese nell'età di Carlo V*, Catalogo della mostra (Palazzo Reale, 27 aprile-20 luglio 1977), Milan, Electa, 1977, p. 87-96 ; S. L. Klinger, *The Portrait Collection of Paolo Giovio*, Ph.D. Thesis, Princeton University, U.M.I., 1991 ; L. Michelacci, *Giovio in Parnaso. Tra collezione di forme e storia universale*, Bologne, Il Mulino, 2004 ; G. Le Thiec, « Paul Jove ou l'invention du Museo », mémoire inédit d'Habilitation à Diriger des Recherches soutenu le 7 décembre 2006 à Paris IV-Sorbonne ; F. Minonzio, « Il Museo di Giovio e la galleria degli uomini illustri », *Testi, immagini e filologia nel XVI secolo*, éd. E. Carrara et S. Ginzburg, Pise, Edizioni della Scuola Normale, 2007, p. 77-146 ; N. Cannata, « Giorgio Vasari, Paolo Giovio, Portrait Collections and the Rhetorics of Images », *Giorgio Vasari and the Birth of the Museum*, éd. M. Wellington Gahtan, Farnham-Burlington, Ashgate, 2014, p. 67-79 ; G. Le Thiec, « Du Museo à l'illustration : la fabrique d'hommes illustres de Paolo Giovio », *Panthéons de la Renaissance. Mémoires et histoires des hommes et femmes illustres (v. 1350-1700)*, éd. É. Crouzet-Pavan, J.-B. Delzant et C. Revest, Rome, École Française de Rome, 2021, p. 175-196.

L'*elogium* suit de près les préceptes donnés par Quintilien pour l'éloge dans le troisième livre de l'*Institution oratoire*<sup>4</sup>, ce qui suffit sans doute à justifier le titre de l'ouvrage. La *laus* des hommes illustres se divise en trois périodes : le temps qui a précédé leur naissance (patrie, ancêtres), le temps qu'ils ont vécu (portrait physique et moral, faits et dits mémorables) et, pour les défunts, le temps qui a suivi leur mort (leurs œuvres, leurs monuments funèbres). Lorsqu'il évoque la formation des hommes de lettres, Paul Jove réserve presque toujours une section à leurs compétences linguistiques et leur culture, et le thème est parfois repris dans la présentation de leurs principales œuvres.

Ainsi, lorsqu'on se livre à une première lecture cursive des *Elogia uirorum illustrium*, on est frappé par la récurrence du *topos* du bilinguisme latin-grec : il se signale par des expressions typiques comme *utraque lingua* ou encore *graece latineque*<sup>5</sup>. Paul Jove reprend un lieu commun de la biographie antique développé en particulier par Suétone non seulement à propos *Des grammairiens*, *Des rhéteurs* et *Des poètes*, mais aussi dans les *Vies* des empereurs<sup>6</sup> et dont il conviendra d'identifier précisément les sources. Toutefois, à y regarder de plus près, Paul Jove, qui s'attache à donner de chaque écrivain un portrait vraisemblant et unique, introduit un grand nombre de variations et de multiples nuances dans le traitement du thème. L'étude des développements de ce *topos* épideictique dans le catalogue jovien des illustres écrivains offre un angle de vue intéressant pour appréhender le phénomène complexe du bilinguisme latin-grec à la Renaissance et les enjeux culturels, politiques et religieux de la formation conjointe dans les deux langues anciennes.

À travers la succession des *Elogia*, Paul Jove fait œuvre d'historien de la littérature : il propose un panorama de la culture latine et de l'hellénisme à la Renaissance et retrace leur évolution du Trecento au Cinquecento. L'auteur a clairement exposé les principes qui devaient présider à l'organisation des *Elogia* à la fin de la préface du recueil publié en 1546, dans un court texte intitulé la « classification des portraits » (*ordines imaginum*). Les deux premières catégories, qui concernent le premier volume sur les hommes de lettres, sont celle des illustres défunts – classés dans l'ordre chronologique en fonction de la date de leur décès – et celle des illustres vivants – classés par ordre chronologique en fonction de leur date de naissance. Paul Jove insiste sur la nécessité de respecter scrupuleusement la chronologie, refusant toute autre forme de préséance afin d'éviter tout litige sur la dignité des personnages<sup>7</sup>. Or, si le début de l'ouvrage observe bien la chronologie, il fait une nette entorse

<sup>4</sup> Quintilien, *Inst.* III, VII, 10-25.

<sup>5</sup> Cf. par exemple, P. Giovio, *Gli elogi degli uomini illustri*, éd. Meregazzi, « Giovanni Maria Cattaneo », p. 103 : *Quum iustas ex utraque lingua facultates comparasset*, et « Lancinus Curtius », p. 86 : *Graece et latine doctissimus*.

<sup>6</sup> Suétone, *De grammaticis*, 1 (*Initium quoque eius mediocre extitit, siquidem antiquissimi doctorum, qui iidem et poetae et semigraeci erant, (Linium et Ennium dico, quos utraque lingua domi forisque docuisse adnotatum est) nihil amplius quam Graecos interpretabantur, aut si quid ipsi Latine composuissent praelegebant.*) ; 7 (*nec minus Graece quam Latine doctus*) ; *De rhetoribus*, 1 : (Cicero ad praeturam usque etiam Graece declamitavit, Latine uero senior quoque) ; *De poetis* (*Vergilius : praeterea nominibus ac rebus Graecis Latinisque commune*) ; Tiberius, 70-71 ; Gaius, 3 (*ingenium in utroque eloquentia doctrinaque genere praevalens*) ; 20 (*graece latinaeque facundae*) ; Claudius, 41-42 (*Cuidam barbaro Graece ac Latine disserenti : 'cum utroque', inquit, 'sermone nostro sis paratus*) ; Nero, 7-8 ; Titus, 3 (*Latine Graeeque, uel in orando uel in fingendis poematibus, promptus et facilis ad extemporalityatem usque*).

<sup>7</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 39 : *Horum elogia primus hic liber, Octavi Farnesi, nomini tuo dicatus continet, eo quidem ordine diligenter seruato, ut, ad exactam temporis rationem, qui primo uita excesserint subsequentes antecendant. Nulla enim alia ordinis nobilitas quaeretur nisi quae fatali uitae exitu praescribetur ; hac enim saluberrima lege totam liem, quae de loco dignitateque ambitiose et turbolenter excitari possit, pacatis omnibus sustulimus.* « Le premier livre, qui est dédié à ton nom, Octave Farnèse, contient leurs notices. J'ai observé soigneusement leur ordre, conformément à la chronologie exacte, de sorte que ceux qui sont décédés les premiers précèdent les suivants. En effet, aucune autre préséance ne sera cherchée dans la classification que celle que prescrira l'issue fatale de la vie. C'est qu'avec cette loi parfaitement saine, nous avons accordé tout le monde et évité tout litige que l'ambition et l'insoumission auraient pu susciter à propos de la position et de la dignité des personnages. » (Je donne mes traductions).

à cette loi de composition en réunissant à part, dans une section continue, les intellectuels d'origine et de langue grecque. Ce remaniement a principalement pour effet de retarder l'arrivée dans le catalogue des lettrés byzantins, qu'ils soient venus en Italie avant ou après la chute de Constantinople<sup>8</sup>, et de présenter avant eux aux lecteurs des humanistes italiens qui furent pourtant leurs élèves, notamment en grec.

Suivant la composition du catalogue d'écrivains, j'étudierai donc successivement le motif du bilinguisme latin-grec chez les premiers hellénistes italiens, chez les enseignants grecs byzantins et son effacement progressif au bénéfice du bilinguisme latin-italien. Je chercherai à déterminer si Paul Jove avait une conception cohérente de l'évolution relative des langues et de la situation spécifique du latin et du grec. Est-il possible de dégager du premier recueil des *Elogia uirorum illustrium* les grands traits d'une politique linguistique et culturelle ? Quelle place respective l'humaniste accordait-il aux différentes langues et quelle fonction ou quel statut attribuait-il au latin et au grec, notamment par rapport à la langue vernaculaire – l'italien – et à la langue de la Bible – l'hébreu – ?

#### LES PREMIERS HELLENISTES ITALIENS

C'est Leonardo Bruni (1307-1444), humaniste originaire d'Arezzo et chancelier de Florence, qui est donné comme le pionnier de l'hellénisme en Italie et c'est à lui que Paul Jove accorde l'honneur d'avoir redonné vie aux lettres grecques :

*Primus in Italia Leonardus, Aretii natus, graecarum literarum decus, a multis saeculis barbarorum immani tyrannide proculcatum, erexit atque restituit.*

*Eius enim incomparabili beneficio morales Aristotelis libros optima fide traductos legimus<sup>9</sup>.*

Le premier en Italie, Leonardo, né à Arezzo, releva et ressuscita la gloire des lettres grecques, qui avait été foulée au pied pendant de nombreux siècles par l'ignoble tyrannie des barbares.

En effet, grâce à son mérite incomparable, nous pouvons lire les œuvres morales d'Aristote traduites avec la plus grande fidélité.

---

<sup>8</sup> Sur l'hellénisme en Italie à la Renaissance, voir entre autres A. Grafton et L. Jardine, *From Humanism to the Humanities: Education and the Liberal Arts in Fifteenth and Sixteenth-Century Europe*, Londres, Duckworth, 1986, ch. 5 : « The New Subject : Developing Greek Studies », p. 99-121 ; A. Dionisotti, A. Grafton et J. Kraye, *The Uses of Greek and Latin. Historical essays*, Londres, The Warburg Institute, 1988 ; M. Cortesi et E. V. Maltese, *Dotti bizantini e libri greci nell'Italia del secolo XV*, Naples, M. d'Auria, 1992 ; P. Botley, *Learning Greek in Western Europe, 1396-1529. Grammars, Lexica and Classroom Texts*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 2010 ; J. Glucker et C. Burnett, *Greek into Latin from Antiquity until the Nineteenth Century*, Londres-Turin, Arago, 2012 ; H. Lamers, *Greece Reinvented: Transformations of Byzantine Hellenism in Renaissance Italy*, Leyde, Brill, 2015 ; A. Rollo, « Maestri di greco nell'Umanesimo : libri e metodi », *Italia Medioevale e Umanistica*, 57, 2016, p. 165-186 ; F. Ciccolella et L. Silvano, *Teachers, Students, and Schools of Greek in the Renaissance*, Leyde-Boston, Brill, 2017 ; L. Silvano, « Étudier le grec au *Studium* de Florence (fin XV<sup>e</sup> – début XVI<sup>e</sup> siècle) : observations sur quelques cahiers d'élèves et de maîtres », *Cahiers d'écoliers à la Renaissance*, éd. C. Bénévent et X. Bisaro, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2019, p. 45-71 ; N. Wilson, *Da Bisanzio all'Italia. Gli studi greci nell'Umanesimo italiano* [London, 1992], Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2020.

<sup>9</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Merzaggi, p. 45.

Il rend hommage à l'œuvre du traducteur *e graeco* et cite à titre de preuve sa traduction des œuvres morales d'Aristote<sup>10</sup>, mais il omet de dire qu'il avait appris le grec auprès du Byzantin Manuel Chrysoloras pendant le séjour de celui-ci à Florence entre 1397 et 1400<sup>11</sup>.

Quant à l'écrivain présenté comme la première incarnation de l'idéal humaniste du bilinguisme latin-grec, c'est Ambrogio Traversari (1386-1439), le moine italien réformateur de l'ordre de camaldule qui fut le protégé de Côme de Médicis et le conseiller des papes Eugène IV et Nicolas V :

*Graece enim atque latine doctissimus, complectente Cosmo, et mox Eugenio et Nicolao admirantibus, summum eius Ordinis honorem, qui Generalis Praefecturae hodie dicitur, ita adeptus est, ut eum constanti iudicio patres purpurae destinarent.*

*Dionysium enim Areopagitam, de Coelesti Hierarchia diuino spiritu proloquentem, singulari eloquentiae puritate latinis expresserat, atque item Diogenem Laërtium, uerum non eadem cura limaue perpolitum*<sup>12</sup>.

Comme il était très cultivé en grec et en latin, avec l'approbation de Côme et bientôt l'admiration d'Eugène et de Nicolas, il atteignit la plus haute distinction de cet ordre, que l'on appelle aujourd'hui Préfecture, si bien que les dignitaires le destinèrent d'un commun accord à la pourpre du cardinalat.

En effet, il avait traduit en latin avec une exceptionnelle pureté de style le *De Coelesti hierarchia* de Denys l'Aréopagite, qui s'exprimait sous l'inspiration divine, et aussi Diogène Laërce, quoiqu'il fût poli avec moins de soin et de travail de la lime.

La formule épideictique qui consacre la parfaite maîtrise des deux langues d'Ambrogio Traversari est probablement imitée du passage où Suétone vante, dans le *De grammaticis*, l'égalité aisance d'Antonius en grec et en latin : *nec minus Graece quam Latine doctus*<sup>13</sup>. Paul Jove renchérit sur l'éloge antique en supprimant la litote *nec minus* et en ajoutant le degré superlatif à l'adjectif *doctus*. Il invoque ensuite les traductions par l'humaniste de *La Hiérarchie céleste* de Denys l'Aréopagite et des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce<sup>14</sup>, qui est du reste aussi l'un des modèles des *Elogia* des hommes de lettres. L'élection d'Ambrogio Traversari par Paul Jove comme le prototype (*prôtos ktistès*) du savant bilingue n'est peut-être pas étrangère à sa qualité de théologien et de conseiller des papes, ni à sa réputation d'autodidacte dans les lettres grecques. En effet, Traversari, qui avait rencontré Manuel

---

<sup>10</sup> *Liber de moribus ad Eudemium, a Leonardo Bruno Aretino translatus*, Vicentiae, Giovanni de Reno, s. d., et *Ethica Aristotelis ad Nicomachum, a Leonardo Aretino e graeco in latinum translata*, Romae, C. Sweynheym et A. Pannartz impresserunt, 1473. Voir P. Botley, *Latin Translation in the Renaissance. The Theory and Practice of Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti and Desiderius Erasmus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

<sup>11</sup> J. Hankins, « Manuel Chrysoloras and the Greek Studies of Leonardo Bruni », *Humanism and Platonism in the Italian Renaissance*, vol. I, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2003, p. 243-271.

<sup>12</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 47.

<sup>13</sup> Suétone, *De rhetoribus*, 7. La réputation du bilinguisme de Traversari fut probablement établie par Manuel Chrysoloras lui-même. Dans la correspondance d'Ambrogio Traversari, on trouve une lettre écrite par Bartolomeo Arragazzi à Traversari le 17 février 1417 à l'abbaye de Saint-Gall, dans laquelle il lui rapporte l'éloge qu'a fait de lui Manuel Chrysoloras en ces termes : *Summus uir Emmanuel Chrysolora, quum se apud Ionnem Pont. Max. contulisset, multa mecum de tuis clarissimis uirtutibus periucunde quidem memorare solitus erat : neque ambiguere te inter nostrae aetatis uiros non solum natura, et sanctimonia uitaе, uerum et ingenio, studio, doctrina cum latinis, tum etiam graecis litteris esse praestantissimum [...]*. « Le grand Manuel Chrysoloras, quand il séjournait auprès du pape Jean, avait grand plaisir à évoquer avec moi tes très illustres vertus. Il n'hésitait pas à dire que tu étais le plus éminent des hommes de notre époque, non seulement par le caractère et la piété des mœurs, mais aussi par le talent, l'étude, et la culture tant dans les lettres grecques que latines » (*Ambrosii Traversarii generalis camaldulensium epistolae et orationes*, Florentiae, ex typographio Caesario, 1759, Lib. XXIV, *Bartholomaei De Monte Politiano Epistola IX* [lettre 852], p. 981-985).

<sup>14</sup> *Vitae et sententiae philosophorum, Diogene Laertie auctore, opus editum a Benedicto Brognolo, Ambrosio Camaldulensi interprete*, Venetiis, per N. Jenson, 1475.

Chrysoloras à deux reprises à Florence en 1413 et en 1414, prétendait avoir appris le grec par lui-même grâce à sa familiarité avec le Psautier grec et en étudiant les Évangiles et les *Épîtres* de Paul.

Une autre illustration de la connaissance conjointe des littératures grecque et latine est encore donnée un peu plus loin en la personne de Donato Acciaiuoli (1429-1478), magistrat florentin et humaniste érudit qui avait été formé en grec par Jean Argyropoulos, l'humaniste byzantin appelé par Côme de Médicis au Studio de Florence en 1457 :

*Donatus Acciaiolus, antiquae stirpis florentinus, quum exortis florentibus ingeniis de doctrinae laude certaretur, in utraque lingua generose admodum sese exercuit, ut ex «Moralibus» Aristotelis luculenter apparet, quibus erudita et perleganti commentatione magnum lumen attulisse indicatur, explosis scilicet sophistarum interpretum ineptiis, quum Eustratii graeci placita secutus certiore utique uestigio niteretur.*

*Vertit etiam in latinum e Plutarcho clarorum heroum aliquot uitas longe omnium elegantissime<sup>15</sup>.*

Donato Acciaiuoli, Florentin de souche antique, alors que les génies florissants qui étaient apparus rivalisaient pour remporter la palme de la connaissance, pratiqua avec beaucoup de talent chacune des deux langues, comme cela ressort clairement des *Éthiques* d'Aristote, auxquels on considère qu'il a apporté un grand éclairage par son commentaire érudit et très clair, après avoir assurément réfuté les interprétations ineptes des sophistes, tandis que, suivant les préceptes du grec Eustrate, il s'efforçait d'emprunter un chemin plus sûr.

Il adapta aussi en latin un certain nombre de *Vies* d'illustres héros de Plutarque avec bien plus d'élégance que tous les autres.

Il semble que Paul Jove s'efforce de marquer une gradation dans la maîtrise de la discipline en évoquant non plus seulement des traductions mais des commentaires, comme celui que Donato Acciaiuoli fit de l'*Éthique* d'Aristote à la lumière du commentaire grec d'Eustrate de Nicée (XII<sup>e</sup> siècle)<sup>16</sup>. Il passe sous silence le fait que le commentaire de Donato Acciaiuoli portait sur la nouvelle traduction élaborée par son maître Argyropoulos<sup>17</sup>, mais la connaissance du grec apparaît ici comme décisive dans l'élaboration de la méthode du commentaire humaniste, puisque les interprètes byzantins fournissent une alternative à la lecture scholastique dénoncée ici comme sophistique. Il n'est pas indifférent que Donato Acciaiuoli soit aussi le traducteur des *Vies* de Plutarque, un autre modèle précieux pour le catalogue d'hommes illustres de Paul Jove.

La source du passage pourrait être cette fois le début du *De grammaticis*, où Suétone dit de Livius Andronicus et d'Ennius qu'ils étaient des « poètes à moitié grecs » (*poetae et semigraeci erant*), qu'ils avaient la réputation d'enseigner en privé et en public les deux langues (*Livium et Ennium dico, quos utraque lingua domi forisque docuisse adnotatum est*) et qu'ils étaient les adaptateurs des Grecs (*Graecos interpretabantur*)<sup>18</sup>. La référence à ce passage célèbre, qui fait débiter la littérature latine par la traduction et l'interprétation des œuvres grecques, est évidemment stimulante. Paul Jove considère manifestement que la renaissance des lettres latines ne peut venir, comme sa première naissance, que de la confrontation directe à la source grecque. Il ne peut lui échapper cependant que le fleurissement de l'humanisme va, du point de vue linguistique, à rebours de l'histoire ancienne : dans l'Italie du Quattrocento la langue latine est dominante et antérieure au grec et l'implantation de celui-ci est une nouvelle greffe en

<sup>15</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 50.

<sup>16</sup> *Donati Acciaiuoli Florentini Expositio super libros Ethicorum Aristotelis in nouam traductionem Iohannis Argyropyli Bizantii*, Florentiae, apud Sanctum Iacobum de Ripoli, 1478.

<sup>17</sup> *Ethicorum ad Nicomachum libri X, Joanne Argyrophilo interprete*, Florentiae, Nicolò di Lorenzo, [circa 1480].

<sup>18</sup> Suétone, *De grammaticis*, 1.

partie artificielle et paradoxalement favorisée par un accident de l'histoire, funeste aux yeux du conseiller des papes, la chute de Constantinople.

#### LES GRECS ENSEIGNANT EN ITALIE

Non sans incohérence, Paul Jove fait, après une vingtaine de portraits, un retour dans le temps pour présenter à la suite neuf figures d'écrivains de langue grecque immigrés en Italie : Manuel Chrysoloras, Bessarion, Georges Trapezontes, Théodore Gaza, Argyropoulos, Marulle, Demetrios Chalcondyle – qui fut son enseignant en grec à Milan<sup>19</sup>, Marcus Musurus et Jean Lascaris.

Manuel Chrysoloras (c. 1355-1415), le premier d'entre eux, est selon lui celui qui a ramené, réimporté les lettres grecques en Italie<sup>20</sup>. Néanmoins son prestige est réduit en quelque sorte à un transfert géographique : il s'agit une *translatio studii* dans l'espace, mais non véritablement d'une transmission culturelle puisque le grec est sa propre langue :

*Emanuelis Chrysolorae, qui primus graecas literas uariis barbarorum irruptionibus expulsas post septingentos annos in Italiam reportauit, tanta fuit in docendo liberalis ingenii humanitas, ut eius praeclara facies prima inter graecorum imagines illustri merito collocanda uideatur, quanquam nulla extant, praeter artis grammaticae regulas, grauioris doctrinae monumenta*<sup>21</sup>.

Manuel Chrysoloras, qui rapporta le premier en Italie après sept cents ans les lettres grecques, qui avaient été bannies par les diverses invasions barbares, enseignait avec tant de culture et un talent si généreux qu'il m'a paru juste de placer sa célèbre figure en premier parmi les portraits des Grecs, même s'il ne reste aucun monument, hormis les préceptes de l'art grammatical, de sa profonde doctrine.

Ainsi les lettres grecques ont-elles voyagé, physiquement, avec les intellectuels de langue grecque qui ont immigré en Italie, mais le bénéfice de leur réintégration dans les études demeure le fait des Italiens de la génération suivante. Aux yeux de Paul Jove, le véritable mérite des Grecs byzantins, outre, bien sûr, d'avoir généreusement enseigné leur langue et leur culture aux Italiens, est d'avoir appris le latin en arrivant en Italie au point de maîtriser à leur tour, eux aussi, les deux langues avec la même facilité<sup>22</sup>. C'est pourquoi l'auteur souligne que Théodore Gaza (c. 1400-1478), à qui il donne manifestement la prééminence intellectuelle, a appris non seulement à lire mais aussi à écrire le latin auprès de Vittorino da Feltre<sup>23</sup>. Gaza est le seul à être parvenu à une égale maîtrise du latin et du grec, au point qu'il traduisait aussi bien dans un sens que dans l'autre :

*Victorino autem Feltrense magistro usus usque adeo copiose et diligenter latinas literas didicit, ut longe omnium latinissime scriberet, nec plane dignosci posset an exactius et certius ab eo latina graece, an ipsa graeca*

<sup>19</sup> Cf. T. C. Price Zimmermann, *Paolo Giovio. The Historian...*, p. 6-7.

<sup>20</sup> G. Camelli, *I dotti bizantini e le origini dell'umanesimo. Manuele Crisolora*, vol. 1, Florence, Le Monnier, 1941 ; R. Maisano et A. Rollo, *Manuele Chrysolora e il ritorno del greco in Occidente*, Naples, Riccardo, 2002.

<sup>21</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 57.

<sup>22</sup> Avant Manuel Chrysoloras, il n'était pas dans l'habitude des intellectuels byzantins d'apprendre le latin (cf. A. Grafton, L. Jardine, *From Humanism to the Humanities...*, p. 102).

<sup>23</sup> M. Cortesi, « Libri greci letti e scritti alla scuola di Vittorino da Feltre : fra mito e realtà », *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito*, éd. G. Prato, Florence, Gonnelli, 2000, et M. Cortesi, « Greek at the school of Vittorino da Feltre », *Teachers, Students...*, éd. F. Ciccolella et L. Silvano, p. 54-78. Signalons aussi l'édition des leçons de Théodore Gaza sur l'*Anabase* de Xénophon avec des notes en grec et des commentaires en latin : *Dalle lezioni di Teodoro Gaza sull'Anabasi di Senofonte : le recollectae ferraresi*, éd. F. Tissoni, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2018.

*latine uerterentur. Historias enim Aristotelis « De animalibus » et Theophrasti « De plantis » ita latinas fecit, ut romanae linguae facultatem, quum noua uocabula solerter effingeret, audaci sed generosa translatione locupletarit.*<sup>24</sup>

Ayant eu pour maître Vittorino da Feltre, il apprit les lettres latines avec tant d'assiduité et de soin qu'il écrivait en excellent latin et bien mieux que tous les autres ; et il était absolument impossible de discerner s'il traduisait avec plus d'exactitude et de sûreté les textes latins en grec ou les textes grecs eux-mêmes en latin. En effet, il rendit en latin les *Histoires des animaux* d'Aristote et le traité *Sur les plantes* de Théophraste, de sorte qu'il enrichit par sa traduction audacieuse mais féconde les capacités de la langue romaine, en façonnant des néologismes avec habileté.

Paul Jove rend aussi hommage à Gaza pour sa contribution à l'enrichissement lexical du latin, notamment dans le domaine de l'histoire naturelle, grâce à ses traductions inventives de l'*Histoire des animaux* d'Aristote<sup>25</sup> et du traité *Sur les plantes* de Théophraste<sup>26</sup>.

#### POUR LES MARIAGES MIXTES

Un thème inattendu, qui résulte de la confusion sciemment opérée par l'*elogium* entre la vie et l'œuvre des auteurs, vient se greffer sur le topos épideictique du bilinguisme latin-grec et révèle certaines de ses implications éthiques et sociales, c'est celui du mariage interethnique. On en trouve deux exemples dans les portraits des écrivains humanistes qui illustrent, comme précédemment la question de la traduction, la réciprocité des relations entre les deux cultures. Le premier cas est le mariage du citoyen vénitien François Philelphe (1398-1481), après son voyage à Constantinople, avec une parente de Manuel Chrysoloras :

*Is graecarum literarum amore flagranter incensus, ut de caballino fonte potaret Parnasum montem petiuit, in Athenarumque ruinis immortalium philosophorum uestigia pedibus calcauit.*

*Porro inde Byzantium profectus Emanuelis Chrysolorae filiam uxorem duxit, quae, graecae elocutionis magistra, quotidiano usu atticorum accentuum inepto sed docili coniugis ori dulcedinem instillaret.*

*Reuersum inde et graece pariter ac latine passim orantem Italiae principes admiranter exceperunt*<sup>27</sup>.

Celui-ci, enflammé d'un brûlant amour pour les lettres grecques, gagna le mont Parnasse pour boire à la source Hippocrène et marcha sur les pas des philosophes immortels dans les ruines d'Athènes.

Bien mieux, ensuite, parvenu à Byzance, il prit pour femme la fille de Manuel Chrysoloras, qui, préceptrice de l'éloquence grecque, instillait par un usage quotidien la douceur des accents attiques dans la bouche maladroite mais docile de son époux.

Puis à son retour, les princes de l'Italie l'accueillirent avec admiration car il dissertait indistinctement en Grec aussi bien qu'en Latin.

L'amour de la littérature grecque qui embrase l'humaniste coïncide avec sa flamme conjugale. Mieux, Paul Jove attribue à la fille de Chrysoloras le statut de *magistra graecae locutionis* et considère que le mariage a été un élément déterminant pour Philelphe dans son apprentissage de la langue grecque : son usage quotidien de la langue lui aurait permis

<sup>24</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 60.

<sup>25</sup> *De Animalibus libri, latine, interprete Theodoro Gaza*, Venetiis, J. de Colonia et J. Manthen, 1476.

<sup>26</sup> *Theophrasti de Historia et Causis plantarum, latine, Theodoro Gaza interprete*, Tarvisii, per B. de Salodio, 1483.

<sup>27</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 51.

notamment d'en assimiler la prosodie<sup>28</sup>. Il insiste sur ses facultés orales et son égale aisance en grec et en latin, notamment dans les démarches diplomatiques. Il se peut qu'il se souvienne ici de l'éloge par Suétone des capacités d'improvisation de Titus en latin comme en grec (*Titus*, 3 : *Latine Graequeque, uel in orando uel in fingendis poematibus, promptus et facilis ad extemporalitatem usque*). L'argument est d'autant plus intéressant qu'il repose sur une erreur historique car Philèphe a épousé en 1424 Théodora Chrysolorina, qui était en réalité la nièce de Manuel Chrysoloras et la fille de son frère Jean.

Le deuxième exemple de mariage mixte donné par Paul Jove est celui du Grec Michel Marulle (1453-1500) avec la belle Alexandra Scala, fille du chancelier florentin et humaniste Bartolommeo Scala<sup>29</sup>. L'historien de la littérature interprète ce mariage comme une preuve de la volonté d'assimilation culturelle de Marulle dans son pays d'accueil au même titre que l'adoption de la langue latine dans son œuvre. Il souligne que le poète a composé avec succès en vers latins en même temps qu'en vers grecs et qu'il était convaincu de la nécessité d'adjoindre à l'éloquence grecque la latinité :

*Marullus Tarchaniota graecus, inter alarios equites descriptus, Nicolao Ralla spartano duce in Italia militauit, ita labore ac studio duri Martis cum tenerrimis Musis per interualla feliciter adaequato, ut non graeco tantum sed latino carmine admirandus euaderet. Nam Theodori ac Argyropyli decora uestigia subsecutus, nihil iam graece doctum esse satis ad laudem putabat, nisi tota patrii sermonis facultas romanae facundiae iungeretur ; propterea Florentiae Alexandram eruditi ingenii puellam uxorem duxit, Bartholomaei Scalae uexilliferatus honore conspicui filiam<sup>30</sup>.*

Le Grec Marulle Tarchaniota, peint au milieu des cavaliers auxiliaires, fut soldat en Italie sous le commandement du Spartiate Niccolò Ralla ; se dédiant alternativement aux durs travaux de Mars et aux tendres Muses, il les concilia avec bonheur, si bien qu'il fut admiré non seulement pour sa poésie grecque, mais aussi pour sa poésie latine. En effet, suivant les nobles traces de Théodore Gaza et d'Argyropoulos, il pensait que rien de savant en langue grecque ne serait assez digne de louange, s'il n'adjoignait à toutes les ressources de la langue de ses pères l'éloquence romaine. Aussi épousa-t-il à Florence Alexandra<sup>31</sup>, une jeune femme très cultivée, qui était fille du très honorable gonfalonnier Bartholomeo Scala<sup>32</sup>.

<sup>28</sup> Voir A. Grafton, L. Jardine, *From Humanism to the Humanities...*, p. 101 (je remercie Malika Bastin-Hammou de m'avoir signalé cette référence), ainsi que J. Monfasani, « Filelfo and the Byzantines » et H. Lamers, « Hellenism and Cultural Unease in Italian Humanism : the Case of Francesco Filelfo », *Francesco Filelfo, Man of Letters*, éd. J. De Keyser, Leyde-Boston, Brill, 2019, p. 13-21 et p. 22-42. La correspondance de François Philèphe a fait récemment l'objet d'une édition critique : Francesco Filelfo, *Collected letters : Epistolarum libri XLV/III*, éd. J. De Keyser, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2016, 4 vol.

<sup>29</sup> E. Lefèvre et E. Schäfer, *Michael Marullus : ein Grieche als Renaissancedichter in Italien*, Tübingen, Narr, 2008. Marulle a dédié quatre épigrammes à son épouse (III, 4 ; III, 41 ; IV, 4 et IV 18) et la nomme dans deux autres (III, 15 et IV, 13). Dans l'épigramme III, 4, il la compare à Sappho, faisant d'elle la dixième muse latine ; dans l'épigramme III, il affirme qu'elle dépasse déjà son père par son art ; dans le poème IV, 4, le plus long, et le poème IV, 18 il loue en particulier sa parfaite éducation et son talent poétique. Sur Alexandra Scala et son mariage avec Marulle, voir Michel Marulle, *Epigrammaton libri quattuor*, éd. R. Guillot, Paris, Classiques Garnier, 2011, introduction, p. 22-23 et notes, p. 655-656.

<sup>30</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 61.

<sup>31</sup> Marulle épousa Alexandra Scala en 1491. Elle avait été l'élève de Démétrios Chalcondyle et de Jean Lascaris. Elle était l'une des rares femmes lettrées et surtout **hellénistes** à Florence : elle aurait elle-même composé des poèmes. Elle avait aussi été l'élève de Politien, qui lui a consacré un cycle d'épigrammes en langue grecque.

<sup>32</sup> Bartolomeo Scala (1430-1497), proche de la famille Médicis, fut chancelier de Florence à partir de 1465. Humaniste lui-même, il a laissé un discours (*Oratio Bartholomei Scale, Florentini oratoris, ad... Innocentium VIII, Romae*, S. Planneck, 1484) et des chroniques en latin (*De Historia florentinorum quae extant in bibliotheca Medicea ab Oligero Jacobaeo*, Romae, typis N.-A. Tinassii 1677), ainsi que des fables imitées d'Ésope (D. Marsh, *Renaissance Fables : Aesopic Prose by Leon Battista Alberti, Bartolomeo Scala, Leonardo da Vinci, Bernardino Baldi*, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2004).

Ici encore, la participation de l'épouse du poète, à la fois muse et critique dans la tradition de la *puella* élégiaque, à l'avènement d'une œuvre gréco-latine donnée comme exemple de l'érudition humaniste n'allait pas de soi.

On trouve encore une variante assez plaisante du motif du mariage gréco-latin dans le portrait d'Aulo Giano Parrasio (1470-1522)<sup>33</sup>, qui épousa la fille de Démétrios Chalcondyle. Paul Jove, loin de s'effrayer du népotisme universitaire, se réjouit que le beau-père et le gendre d'une même famille aient ainsi dominé l'enseignement scolaire dans les deux langues à la fois : *Duxerat uxorem Demetrii Chalcondylis filiam, qua felici cognatione et socer et gener mutui suffragatores in scholis utriusque linguae imperium tenuerunt* (« Il épousa la fille de Démétrios Chalcondyle et par cet heureux lien de parenté le beau-père et le gendre, se soutenant mutuellement, tinrent le pouvoir des deux langues dans les écoles »). Ainsi, Paul Jove se fait le partisan d'une politique matrimoniale favorisant les alliances entre les deux cultures, même si celle-ci est manifestement réservée à l'élite intellectuelle.

#### L'ESSOR DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE

Toutefois, la promotion de l'humanisme gréco-latin est tempérée chez Jove par le désir de restaurer la domination italienne et de l'asseoir sur la langue vulgaire et sur la nouvelle littérature nationale. Le recueil des *Elogia* s'ouvre avec les portraits de Dante et de Pétrarque, désignés respectivement comme les fondateurs de la langue toscane (*etbrusca*)<sup>34</sup>, puis italienne (*italica*)<sup>35</sup>. À côté de l'argument antique du binôme latin-grec, apparaît au fil des portraits d'écrivains celui, concurrent, du bilinguisme latin-italien. Il est formulé pour la première fois dans le portrait de Boccace, quand Jove note la concomitance de la renaissance des lettres latines avec le développement de la prose vernaculaire.

*Boccacius, eodem felici saeculo quo renatae latinae literae existimantur, Certaldo oppido editus, alteram in patria lingua pedestris eloquentiae partem primus inchoavit et absolvit.*<sup>36</sup>

Boccace, au même siècle béni que l'on estime celui de la renaissance des lettres latines, en haut de la forteresse de Certaldo, déclencha et libéra le premier l'autre partie de la littérature en langue nationale, celle de la prose.

À ce stade de l'ouvrage on hésite à savoir si les deux phénomènes sont jugés par l'historien de la littérature comme indissociables ou au contraire antagonistes. Plus loin, le portrait de Politien tend à montrer que la connaissance des lettres anciennes est une cause directe du développement de la littérature en langue vulgaire. Le portrait s'ouvre par l'éloge des *Stanze per la giostra*, le poème épique toscan que Politien composa encore tout jeune à la gloire de Julien de Médicis<sup>37</sup>. Or, l'auteur explique le succès de l'œuvre par le fait qu'elle vulgarise les plus belles fleurs de la littérature grecque et latine. Il rappelle que Politien écrivait en latin

---

<sup>33</sup> Sur les travaux de Giano Parrasio, voir L. Gualdo Rosa, L. Munzi et F. Stok, *Parrhasiana : atti della I Giornata di studi « Manoscritti medievali e umanistici della Biblioteca nazionale di Napoli »*, Napoli, 12 maggio 1999, Naples, Arte tipografica, 2000, et G. Abbamonte, L. Gualdo Rosa et L. Munzi, *Parrhasiana II : atti del II Seminario di studi su manoscritti medievali e umanistici della Biblioteca nazionale di Napoli*, Napoli, 20-21 ottobre 2000, Naples, Istituto universitario orientale, 2002.

<sup>34</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Merzaggi, p. 41 : *etbruscae linguae conditorem*.

<sup>35</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Merzaggi, p. 43 : *italicae linguae conditorem*.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ange Politien, Stances/Stanze et Fable d'Orphée/Fabula di Orfeo*, éd. F. Bausi et trad. É. Séris, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

avec une extrême élégance et qu'il enseignait le latin et le grec au point d'éclipser les enseignants grecs eux-mêmes<sup>38</sup> :

*Politianus a prima statim iuuenta admirabilis ingenii nomen adeptus est, quum nouo illustrique poemate Iuliani Medicis equestres ludos celebrasset, Luca Pulcio nobili poeta omnium confessione superato, qui Laurentii fratris ludicrum equestris pugnae spectaculum iisdem modis et numeris decantarat.*

*In id enim e Graecis atque Latinis delectos flores populo stupendos contulisse censebatur. Nec multo post Iuliano a Paciis in templo immaniter interfecto, eius uindictae coniurationis historiam latine ornatissimeque perscripsit. Professusque demum in Gymnasio graecas pariter latinisque literas, tantos de se excitauit clamores, fauente iuuentute, ut Demetrius Chalcondyles, uir graecus praestantique doctrina, uti aridus atque ieiunus a discipulis desereretur.<sup>39</sup>*

Politien, dès sa prime jeunesse, acquit la réputation d'avoir un talent admirable, parce qu'il avait célébré le tournoi équestre remporté par Julien de Médicis dans un poème nouveau et fameux, surpassant de l'aveu de tous le célèbre poète Luca Pulci, qui avait chanté dans les mêmes modes et les mêmes rythmes le spectacle des jeux de combat équestre remporté par Laurent, le frère aîné des Médicis.

On considérait en effet que, dans ce poème, il avait composé un florilège exquis à partir d'auteurs grecs et latins qui avait suscité l'admiration du public. Peu de temps après, quand Julien fut cruellement assassiné dans la cathédrale par les Pazzi, il raconta en détail avec la plus grande élégance l'histoire de la conjuration et de son châtement en langue latine. Enfin, quand il enseigna à l'université à la fois la littérature grecque et la littérature latine, il fit tant parler de lui par l'enthousiasme qu'il éveillait chez les jeunes, que Démétrios Chalcondyle, un homme grec d'une érudition remarquable, fut jugé aride et sec et abandonné par ses élèves.

On perçoit cependant dans l'opposition entre l'*ornatus* de Politien latiniste et la *doctrina* du grec Chalcondyle la critique de Paul Jove à l'égard du Florentin dont il jugeait le style brillant quelque peu captieux et la personnalité malhonnête<sup>40</sup>.

À mesure que l'on avance dans l'ouvrage et donc vers le XVI<sup>e</sup> siècle, le couple formé par les langues latine et italienne est de plus en plus affirmé au point qu'il l'emporte peu à peu dans les formules épидictiques sur le *topos* de l'*utraque lingua*. Un bon exemple de cette évolution est le portrait de Jacques Sannazar :

*Scrispsit, tanquam ambidexter, ethrusca simul atque latina carmina, pari lepore saepe, arridentibus utrinque Musis, quum multo felle odii subamarus praepilata iacula iambis intorqueret, aut amorum suorum dulcedine resolutus tenerrime lasciuiret.<sup>41</sup>*

Il écrivit, avec la même habileté, des poèmes italiens et latins, avec autant de charme que de finesse ; et les Muses lui sourirent dans les deux cas, aussi bien quand, aigri par le fiel

---

<sup>38</sup> Sur l'hellénisme d'Ange Politien, voir les travaux de L. Silvano (notamment A. Poliziano, *Appunti per un corso sull'« Odissea »*. Editio princeps dal Par. gr. 3069, éd. L. Silvano, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2010, et L. Silvano, « Omero (e Aristotele) alla scuola di Angelo Poliziano : una prolusione a un corso sull'« Odissea » », *Classici veri e falsi alla scuola degli umanisti*, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2019), de P. Megna (A. Poliziano, *Oratio in expositione Homeri*, éd. P. Megna, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007, et *Le note del Poliziano alla traduzione dell'Iliade*, Messine, Centro Interdipartimentali di Studi Umanistici, 2009) et de G. Zollino (« Aristotele nel primo decennio di magistero di Angelo Poliziano », *Politien, humaniste aux sources de la modernité*, éd. É. Séris et P. Viti, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 187-208).

<sup>39</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 69.

<sup>40</sup> Dans son *elogium* de Politien Paul Jove reprend l'accusation formulée par Giano Parrasio, qui avait été son professeur de rhétorique à Milan, selon laquelle la traduction d'Hérodien par Politien serait un plagiat de celle de Grégoire Tifernas. Voir F. M. Staffa, *Delle traduzioni dal greco in latino fatte da Gregorio e da Lilio Tifernati*, Sansepolcro (Arezzo), Biblioteca del Centro Studi « Mario Pancrazi » – Umbertide, University Book, 2016.

<sup>41</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 104.

abondant de la haine, il décochait des traits inoffensifs dans des iambes ou quand, se livrant à la douceur de ses amours, il badinait avec la plus grande tendresse.

Paul Jove développe à propos des deux langues latine et italienne une nouvelle image, celle de l'ambidextrie, suggérant qu'elles sont aussi liées et complémentaires que les deux mains dans un même corps, soulignant la symétrie parfaite d'une œuvre également répartie entre la langue vernaculaire<sup>42</sup> et le latin<sup>43</sup>. Paul Jove définit ensuite deux tonalités opposées, le sel et la douceur, dans lesquelles Sannazar aurait pareillement excellé. L'emploi de l'adverbe *utrinque* (des deux côtés, de part et d'autre), pourrait signaler la substitution du nouveau bilinguisme à l'ancien. On hésite cependant à savoir si l'opposition des styles amer et suave coïncide avec les deux corpus linguistiques ou au contraire désigne une classification générique entre la satire et l'épigramme d'un côté et l'épigramme et la bucolique de l'autre.

Parmi les très nombreux autres éloges qui valorisent dans la suite des *Elogia* les œuvres ambivalentes écrites à la fois en latin et en italien, on peut citer encore celui de Matteo Palmieri dont c'est le principal mérite : *Scriptis etiam historiam pisanam, atque item poemata latinis ac ethruscis uersibus, quodam etiam opere Danthis « Comoediam » aemulatus* (« Il écrivit une Histoire de Pise<sup>44</sup>, et aussi des poèmes en vers latins et toscans : il imita même dans une œuvre<sup>45</sup> la « Comédie » de Dante. »). Là encore l'expression *latinis ac ethruscis* est sciemment substituée à la *iunctura* ancienne *Latine graeque*. Paul Jove, qui n'était probablement pas un très grand helléniste lui-même, prend manifestement position en faveur de la littérature italienne naissante.

Paul Jove voit donc sans grand regret l'italien se substituer au grec dans la littérature de son siècle, comme si ce dernier avait en quelque sorte rempli son office, faire refleurir les ornements de la grande éloquence<sup>46</sup> ; pourtant, il continue de louer, chaque fois que cela lui est possible les compétences en grec de ses contemporains. Il semble même envisager pour lui, avec d'autres langues anciennes, un statut spécifique et proprement scientifique.

#### ŒCUMENISME ET UNION SACRÉE

En effet, pour l'historiographe et le conseiller du pape qu'est Paul Jove, le développement des études gréco-latines prend sens dans le cadre d'un vaste projet théologique, politique et militaire : l'œcuménisme et l'union sacrée face à l'invasion turque. La double maîtrise des

---

<sup>42</sup> La principale œuvre de Sannazar est l'*Arcadia*, un mélange de textes en prose et d'épigrammes chantant l'amour des bergers et des nymphes et imitant en langue italienne des auteurs aussi variés que Théocrite, Virgile, Horace, Ovide, Plinius, Claudien, Longus et Boccace (*Arcadia del Sannazaro tutta fornita et tratta emendatissima dal suo originale*, Impressa in Napoli per maestro Sigismundo Mayer, con somma et assidua diligenza di Pietro Summontio, nel anno MDIII del mese di marzo). Voir pour l'édition : J. Sannazaro, *Arcadia*, éd. F. Erspamer, Milan, Mursia, 1990 ; et pour la traduction française : J. Sannazaro, *L'Arcadie*, trad. G. Marino, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

<sup>43</sup> Pour l'œuvre latine, Paul Jove cite le *De partu Virginis* et les *Eclogae piscatorie* (tous deux publiés dans *Synceri. de partu Virginis*, In aedibus illustriss. viri Andreae Matthaei Aquivivi Hadrianorum Interamnatumque ducis per Antonium Fretiam Corinaldinum civemque Neap. summo ingenio artificem ac fideliter omnia ex archetypis Actii Synceri ipsius manu scriptis. Anno MDXXXVI maio mense Neapoli). On pourra consulter la traduction anglaise de C. J. Putnam (J. Sannazaro, *Latin Poetry*, Cambridge [Mass.], Harvard University Press, 2009).

<sup>44</sup> Matteo Palmieri, *De captivitate Pisanorum*, éd. A. Mita Ferraro, Bologne, Il Mulino, 1995.

<sup>45</sup> Matteo Palmieri, *Libro del poema chiamato Città di Vita*, éd. M. Rooke, Northampton (Mass.), Smith College, 1927.

<sup>46</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 68 (XXXVII. – *Giorgius Merula*) : [...] *passim florentibus graecarum literarum studiis, quarum felici societate antiqui decoris ornamenta latinae facultati tradebantur* (« tandis que fleurissaient un peu partout les études de littérature grecque, qui par leur féconde fréquentation transmettaient les ornements de la beauté antique à l'éloquence latine »).

langues latine et grecque est avant tout la condition *sine qua non* pour réaliser l'union des deux Églises.

Dans son portrait du cardinal Bessarion (1400-1472), le moine et érudit byzantin qui fut archevêque de Nicée, patriarche latin de Constantinople et l'un des principaux défenseurs de la réconciliation de l'Église<sup>47</sup>, Paul Jove définit le concile œcuménique de Florence en 1439 précisément comme une assemblée des Grecs et des Latins sous la présidence du pape Eugène IV :

*In celeberrimo gentium omnium concilio, quo Florentiae disceptantibus Graecis et Latinis, praesidenteque Eugenio, christiani dogmatis fides publici consensus auctoritate firmata est, Bessarionis Niceni mirifica uirtus senatorii ordinis ornamenta promeruit.*<sup>48</sup>

Dans le très fameux concile de tous les peuples, par lequel à Florence, alors que discutaient les Grecs et les Latins, et sous la présidence d'Eugène, la foi du dogme chrétien fut confirmée avec l'autorité du consensus public, la vertu admirable de Bessarion de Nicée lui valut les décorations de l'ordre sénatorial.

La synthèse des deux cultures latine et gréco-byzantine, à un moment où la chrétienté est menacée par la montée de l'empire ottoman, est pour Paul Jove une nécessité vitale. Rappelons que Paul Jove a été l'un des principaux artisans et théoriciens de l'union des princes chrétiens et qu'il a œuvré pour le rapprochement des papes et de Charles Quint, en qui il voyait la possible incarnation du Saint Empire romain unifié contre les Turcs<sup>49</sup>.

Néanmoins, la visée théologique de l'œcuménisme le conduit à dépasser la dualité du couple latin-grec et à considérer aussi d'autres langues sacrées. Pour que notre étude soit complète, il faut encore examiner un dernier développement, dans la rhétorique de l'éloge de notre auteur, sur la culture des écrivains de son époque, c'est la triade latin-grec-hébreu. Plus rare, certes, que les deux binômes précédemment étudiés, cette combinaison linguistique n'en est que davantage exaltée. Le thème apparaît pour la première fois à propos de l'humaniste néerlandais Rodolphe Agricola (1444-1485), que Paul Jove place curieusement à la suite des portraits des Byzantins. S'étonnant des facultés prodigieuses de cet homme originaire de Groningue dans trois langues anciennes, l'auteur ne voit d'autre explication que la conjonction astrale de sa naissance. Car Agricola connaît l'hébreu comme s'il était né à Jérusalem, le grec comme s'il avait étudié à Athènes et son latin fait honte aux Italiens<sup>50</sup> :

*Hausti enim hebraicas graecasque literas usque adeo stupenda celeritate, ut nequaquam Gruningiae, in ultima Fixia, sed Hierosolymis Athenisque natus ac educatus a doctissimis crederere.*

*Latinas porro tanta felicitate didicisti docuistique, ut exacta puritas ac illa nobilis ubertas romanae eloquentiae, nostro cum pudore, in squallenti asperoque Oceani littore quaerenda uideatur*<sup>51</sup>.

---

<sup>47</sup> L. Mohler, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, Paderborn, Schöningh, 1923, 1927 et 1943, 3 vol. (rééd. Aalen, Scientia, 1967) ; J. Monfasani, « *Bessarion Scholasticus* » : *a study of Cardinal Bessarion's Latin library*, Turnhout, Brepols, 2011 ; C. Märkl, C. Kaiser, T. Ricklin, « *Inter graecos latinissimus, inter latinos graecissimus* » : *Bessarion zwischen den Kulturen*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2013.

<sup>48</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 57.

<sup>49</sup> E. Pujeau, *L'Europe et les Turcs : la croisade de l'humaniste Paolo Giovio*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2015.

<sup>50</sup> F. Akkerman, A. J. Vanderjagt, *Rodolphus Agricola Phrisius (1444-1485)*, Leyde-New York-Kobenhavn-Köln, Brill, 1988. Voir aussi R. Agricola, *Letters*, éd. et trad. A. van de Laan et F. Akkerman, Assen-Tempe, Leuven University Press, 2002, et *Écrits sur la dialectique et l'humanisme*, éd. M. Van der Poel, Paris, Classiques Garnier, 2018 (2<sup>e</sup> édition remise à jour).

<sup>51</sup> P. Giovio, *Gli elogi...*, éd. Meregazzi, p. 64.

En effet, tu as dévoré les lettres hébraïques et grecques avec une rapidité si stupéfiante que l'on croirait que ce n'est en aucun cas à Groninge, au fin fond de la Frise, mais à Jérusalem et à Athènes que tu es né et que tu as été éduqué par les plus savants professeurs.

Bien mieux, tu as appris et enseigné les lettres latines avec tant de succès qu'il semble qu'il faille chercher la pureté parfaite et la noble abondance de l'éloquence romaine, pour notre honte, sur le rivage inculte et escarpé de l'Océan.

Le thème est développé surtout à la fin du recueil, quand Paul Jove s'intéresse aux humanistes du nord de l'Europe dans l'intention évidente de montrer que l'aire d'influence de la culture gréco-latine s'étend jusque dans les contrées les plus barbares. L'incongruité de compétences dans des langues anciennes et orientales chez des hommes éduqués dans des terres qui en sont plus éloignées que l'Italie confère à celles-ci davantage de prix et de rareté et contribue à la constitution d'un statut spécifique de trésor intellectuel. Ainsi Paul Jove loue le philosophe allemand et kabbaliste Jean Reuchlin (1455-1522) pour avoir diffusé en Allemagne les langues grecque, latine, mais aussi hébraïque :

*Hic ille est Capnionis cognomento e patria lingua in graecam uerso, ne latine fumeus euaderet, Germanorum aetate nostra clarissimus, qui, inusitato fretus ingenio, graecas ac hebraicas atque item latinis literas in Germania pari felicitate propagauit [...]*<sup>52</sup>.

Cet homme, qui a traduit son surnom *Capnion* de la langue de sa patrie en langue grecque, pour qu'il ne devienne pas *fumeus* en latin, le plus illustre des Germains de notre époque, est celui qui, grâce à son talent extraordinaire, a diffusé en Germanie avec un égal succès les lettres grecques, hébraïques et latines [...].

Il rappelle que Reuchlin s'était donné un surnom grec et non, comme la plupart des humanistes, latin, en traduisant le mot allemand *rauch* (« la fumée ») par *Κάπνιος*. Jean Reuchlin est par ailleurs communément considéré comme le premier hébraïste allemand non juif.

Le goût de Paul Jove pour la variété des langues était en accord avec ses convictions œcuméniques et le V<sup>e</sup> Concile de Latran (1512-1517) avait du reste statué en faveur du rapprochement entre judaïsme et christianisme. De fait, l'un des derniers portraits conclut également la réflexion de Jove sur les langues dans ce sens. Il s'agit cette fois d'un hommage au moine dominicain italien Agostino Giustiniani di Genova (1470-1536) qui, pour ainsi dire, « plaça sous les yeux » (*repraesentauit*) des savants les textes sacrés rédigés en hébreu, en grec et en chaldéen<sup>53</sup> :

*Hic, e secta Dini Dominici, linguarum uarietate delectatus instrumenti ueteris nouique textus hebraico, graeco et chaldaeo sermone perscriptos curiosis repraesentauit*<sup>54</sup>.

Celui-ci, de l'ordre de Saint Dominique, charmé par la variété des langues, mit à disposition des studieux les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament écrits en hébreu, en grec et en chaldéen.

---

<sup>52</sup> P. Giovio, *Gli elogi* ..., éd. Meregazzi, p. 140.

<sup>53</sup> Agostino Giustiniani *annalista genovese ed i suoi tempi: atti del convegno di studi, Genova 28-31 maggio 1982*, éd. Accademia di S. Chiara, Sezione studi storici, Gênes, Compagnia dei librai, 1984 ; Aurelio Cevolotto, *Agostino Giustiniani: un umanista tra Bibbia e Cabala*, Rome, ECIG, 1992. Voir aussi *Proceedings of the LECTIO conference « The Impact of Learning Greek, Hebrew and 'Oriental' Languages on Scholarship, Science and Society in the Middle Ages and the Renaissance »*, The Leuven Institute for Ireland in Europe, December 13-15, 2017.

<sup>54</sup> P. Giovio, *Elogia* ..., éd. Meregazzi, p. 136.

Paul Jove élargit sa réflexion sur le grec à d'autres langues savantes qui sont les objets en propre des spécialistes de théologie. Si l'écrivain prend position en faveur de la littérature en langue italienne, il n'en garde pas moins un intérêt réel pour les langues anciennes y compris les plus rares.

Pour conclure, Paul Jove reprend le *topos* ancien de l'éloge de la culture gréco-latine comme fondement des humanités et de l'enseignement libéral. Néanmoins, il retravaille les relations entre les deux langues à l'intérieur du binôme latin-grec et avec diverses autres langues. D'une part, il inverse la hiérarchie entre latin et grec au sens où ce n'est plus, comme dans l'Antiquité, la littérature grecque qui a donné naissance à la latine, mais c'est la littérature latine qui, à la Renaissance, a accueilli en son sein la littérature gréco-byzantine. D'autre part, il dissocie le latin et le grec, leur réservant à chacun des sorts différents. Le développement de la littérature vernaculaire est en train de modifier en profondeur les règles du jeu et pour Paul Jove, il en sort un nouveau duo gagnant, qui est le latin et l'italien. Entraîné par la langue vulgaire, le latin demeure prépondérant dans les études comme dans la composition de fictions. Le grec, après qu'il a réinsufflé dans la culture latine la doctrine des philosophes antiques et des théologiens byzantins, se voit peu à peu marginalisé et fait l'objet, avec les autres langues savantes, d'une réflexion particulière. Il est intéressant de constater que Paul Jove envisage comme solution une sorte de collège des langues rares, réunissant les doctes de toutes les nations qui travaillent sur les textes sacrés. Il est peut-être même un précurseur des instituts de langues rares qui fleurissent actuellement avec une visée de conservation du patrimoine méditerranéen. Ce qu'il ne prévoyait manifestement pas, c'est que cinq siècles plus tard, le latin y aurait également sa place. Le statut médian et quelque peu incertain qu'il confère au latin vient sans doute – outre le fait que tout n'est pas encore joué en 1546 – d'une tension entre son œcuménisme théologique, qui le pousse à associer le latin au grec et aux autres langues sacrées, et sa promotion politique de la littérature nationale, qui fait du latin la matrice grammaticale de la langue italienne.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBAMONTE, G., GUALDO ROSA, L., et MUNZI, L., *Parrhasiana II : atti del II Seminario di studi su manoscritti medievali e umanistici della Biblioteca nazionale di Napoli, Napoli, 20-21 ottobre 2000*, Naples, Istituto universitario orientale, 2002.
- AGOSTI, B., *Paolo Giovio. Uno storico lombardo nella cultura artistica del Cinquecento*, Florence, Olschki, 2008.
- AGRICOLA, R., *Écrits sur la dialectique et l'humanisme*, éd. M. Van der Poel, Paris, Classiques Garnier, 2018 (2<sup>e</sup> édition remise à jour).
- BERCE, Y.-M., « L'identification des héros de l'histoire selon Giovio », *Passer les monts : Français en Italie—l'Italie en France (1494-1525)*, éd. J. Balsamo, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 13-22.
- BOTLEY, P., *Learning Greek in Western Europe, 1396-1529. Grammars, Lexica and Classroom Texts*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 2010.
- CAMELLI, G., *I dotti bizantini e le origini dell'umanesimo. Manuele Crisolora*, vol. 1, Florence, Le Monnier, 1941.
- CEVOLOTTO, A., *Agostino Giustiniani : un umanista tra Bibbia e Cabala*, Rome, ECIG, 1992.
- CICCOLELLA, F., et SILVANO, L., *Teachers, Students, and Schools of Greek in the Renaissance*, Leyde-Boston, Brill, 2017.
- DIONISOTTI, A., GRAFTON, A., et KRAYE, J., *The Uses of Greek and Latin. Historical Essays*, Londres, The Warburg Institute, 1988.
- EICHEL-LOJKINE, P., *Le Siècle des grands hommes. Les recueils de Vies d'hommes illustres avec portraits du XVI<sup>e</sup> siècle*, Louvain, Peeters, 2001, p. 105-137 et 159-222.
- GAZA, Théodore, *Dalle lezioni di Teodoro Gaza sull'Anabasi di Senofonte : le recollectae ferraresi*, éd. F. Tissoni, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2018.
- GIOVIO, P., *Gli Elogi degli uomini illustri : letterati, artisti, uomini d'arme*, éd. R. Meregazzi, dans *Pauli Jovii Opera*, 8, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1972.
- GIOVIO, P., *Ritratti degli uomini illustri*, trad. C. Caruso, Palerme, Sellerio, 1999.
- GIOVIO, P., *Elogi degli uomini illustri*, trad. F. Minonzio, Turin, Einaudi, 2006.
- GLUCKER, J., et BURNETT, C., *Greek into Latin from Antiquity until the Nineteenth Century*, Londres-Turin, Arago, 2012.
- GRAFTON, A., et JARDINE, L., *From Humanism to the Humanities: Education and the Liberal Arts in Fifteenth and Sixteenth-Century Europe*, Londres, Duckworth, 1986, ch. 5 : « The New Subject : Developing Greek Studies », p. 99-121.
- GUALDO ROSA, L., MUNZI, L., STOK, F., *Parrhasiana : atti della I Giornata di studi « Manoscritti medievali e umanistici della Biblioteca nazionale di Napoli »*, Napoli, 12 maggio 1999, Naples, Arte tipografica, 2000.
- DE KEYSER, J., *Francesco Filelfo, Man of Letters*, Leyde-Boston, Brill, 2019.
- LAMERS, H., *Greece Re invented : Transformations of Byzantine Hellenism in Renaissance Italy*, Leude, Brill, 2015.

LE THIEC, G., « Paul Jove ou l'invention du Museo », mémoire inédit d'Habilitation à Diriger des Recherches soutenu le 7 décembre 2006 à Paris IV-Sorbonne.

LE THIEC, G., « Du Museo à l'illustration : la fabrique d'hommes illustres de Paolo Giovio », *Panthéons de la Renaissance. Mémoires et histoires des hommes et femmes illustres (v. 1350-1700)*, éd. É. Crouzet-Pavan, J.-B. Delzant et C. Revest, Rome, 2021, p. 175-196.

LEFEVRE, E., et SCHÄFER, E., *Michael Marullus : ein Grieche als Renaissancedichter in Italien*, Tübingen, Narr, 2008.

MAISANO, R., et ROLLO, A., *Manuele Chrysolora e il ritorno del greco in Occidente*, Naples, Riccardo, 2002.

MAFFEI, S., « Spiranti fattezze dei volti. Paolo Giovio e la descrizione degli uomini illustri dal Museo agli *Elogia* », *Ecfrasi. Modelli ed esempi fra Medioevo e Rinascimento*, éd. G. Venturi et M. Farnetti, Rome, Bulzoni, 2005, vol. I, p. 227-268.

MAFFEI, S., MINONZIO, F., et SODINI, C., *Sperimentalismo e dimensione europea della cultura di Paolo Giovio*, Côme, Società Storica Comense, 2007.

MÄRTL, C., KAISER, C., et RICKLIN, T., « *Inter graecos latinissimus, inter latinos graecissimus* » : *Bessarion zwischen den Kulturen*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2013.

MARSH, D., *Renaissance Fables : Aesopic Prose by Leon Battista Alberti, Bartolomeo Scala, Leonardo da Vinci, Bernardino Baldi*, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2004.

MICHELACCI, L., *Giovio in Parnaso. Tra collezione di forme e storia universale*, Bologne, Il Mulino, 2004.

MINONZIO, F., *Studi gioviani : scienza, filosofia e letteratura nell'opera di Paolo Giovio*, Côme, Presso la Società a Villa Gallia, 2002.

MINONZIO, F., « Il Museo di Giovio e la galleria degli uomini illustri », *Testi, immagini e filologia nel XVI secolo*, éd. E. Carrara et S. Ginzburg, Pise, Edizioni della Scuola Normale Superiore, 2007, p. 77-146.

MONFASANI, J., « *Bessarion Scholasticus* » : *A Study of Cardinal Bessarion's Latin library*, Turnhout, Brepols, 2012.

PHILELPHE, F., *Collected letters: Epistolarum libri XLVIII*, éd. J. De Keyser, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2016, 4 vol.

POLIZIANO, A., *Oratio in expositione Homeri*, éd. P. Megna, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007.

POLIZIANO, A., *Appunti per un corso sull'« Odissea ». Editio princeps dal Par. gr. 3069*, éd. L. Silvano, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2010.

PRICE ZIMMERMANN, T. C., *Paolo Giovio. The Historian and the Crisis of Sixteenth-Century Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

PUJEAU, E., *L'Europe et les Turcs : la croisade de l'humaniste Paolo Giovio*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2015.

ROLLO, A., « Maestri di greco nell'Umanesimo : libri e metodi », *Italia Medioevale e Umanistica*, 57, 2016, p. 165-186.

SERIS, É., et VIII, P., *Politien, humaniste aux sources de la modernité*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

SILVANO, L., *Classici veri e falsi alla scuola degli umanisti*, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2019.

SILVANO, L., « Étudier le grec au *Studium* de Florence (fin XV<sup>e</sup> – début XVI<sup>e</sup> siècle) : observations sur quelques cahiers d'élèves et de maîtres », *Cahiers d'écoliers à la Renaissance*, éd. C. Bénévent et X. Bisaro, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2019, p. 45-71.

STAFFA, F. M., *Delle traduzioni dal greco in latino fatte da Gregorio e da Lilio Tifernati*, Sansepolcro (Arezzo), Biblioteca del Centro Studi « Mario Pancrazi » – Umbertide, University Book, 2016.

WILSON, N., *Da Bisanzio all'Italia. Gli studi greci nell'Umanesimo italiano* [Londres, 1992], Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2020.